

Ferme et Animaux

Les repas du cheval

Voici d'intéressantes instructions concernant la nourriture du cheval.

Trois repas sont nécessaires et suffisants au cheval ; on doit les espacer de quatre à cinq heures, pour que le cheval se trouve dans de bonnes conditions hygiéniques.

Le repas du soir doit être le plus copieux.

Il est indispensable de donner de temps en temps des rafraîchissements.

Le cheval doit, autant que possible, avoir l'estomac et la vessie vides au moment du travail. Il est nécessaire que le cheval qui rentre fatigué ou essoufflé attende son repas environ une demi-heure.

Des repas très copieux peuvent amener des indigestions et des coliques ; les repas trop éloignés sont mangés voracement, et, dans les intervalles, les chevaux s'impatientent, se battent, frappent dans les stalles ou après les bat-flans, et deviennent souvent tiqueurs.

Il faut, entre chaque repas, quatre à cinq heures d'intervalle, afin que la nourriture soit bien digérée avant de charger à nouveau l'estomac.

Dans certaines grandes compagnies, on donne de six à sept repas par jour ; c'est un non-sens hygiénique ; absolument comme dans certaines campagnes, où l'on donne un picotin chaque fois que l'on dételle ou que l'on s'arrête.

Nous avons dit que le repas du soir devait être le plus copieux. Il doit en être ainsi, parce que les chevaux, n'étant plus dérangés par les allées et venues des hommes et des chevaux, mangent alors paisiblement, se couchent et digèrent tranquillement.

Il est utile, en outre, de savoir que les chevaux nerveux, chauds, délicats, qui se vident au travail, ne mangent bien que le soir et la nuit, quand ils n'entendent pas de bruit.

La nourriture du soir profite beaucoup au cheval. Les Arabes disent : "L'orge du soir passe dans la croupe, l'orge du matin passe dans le crotin." — C'est avec le repas du soir que les chevaux marchent le matin.

Le cheval de service, soumis à un travail souvent long et pénible, consomme, d'un bout de l'année à l'autre, des fourrages secs, échauffants, qui sont très nutritifs. Il importe de lui donner des rafraîchissements.

En automne, au moment de la prise du poil d'hiver, les carottes sont indiquées et doivent être données avec l'avoine du soir. Au printemps, au moment de la chute d'hiver, un peu de nourriture verte fait grand bien, quand elle est mélangée avec le foin et donnée le soir.

Enfin, et d'un bout de l'année à l'autre, il est nécessaire de donner aux chevaux un barbotage par semaine, le jour où ils ne sortent pas, de préférence.

Le cheval qui est monté ou attelé de suite, après avoir bu ou mangé se trouve dans des conditions détestables pour faire un service aux allures vives et pour traîner de lourds fardeaux. Il est tout de suite essoufflé et en sueur, parce que l'estomac, gonflé de nourriture, presse sur les poumons. Les aliments, secoués par la marche, ne peuvent être digérés ; ils passent trop vite dans les intestins et provoquent une diarrhée ; ou bien le passage n'a pas lieu, et il peut survenir une véritable indigestion avec coliques et parfois ballonnement. Dans tous les cas, la nourriture donnée immédiatement avant le travail ne profite pas au cheval et l'expose à tomber poussif.

Il importe donc, au plus haut degré, de faire travailler le cheval l'estomac vide.

La digestion de l'avoine demande deux heures au moins, et celle du foin, trois heures.

Donc, le foin, qui est long à digérer, doit être donné surtout au retour du travail et au repas du soir.

De même, il importe de faire boire longtemps avant l'heure fixée pour le travail et fort peu. Le pauvre cheval qui a bu à volonté, peu de temps avant d'être attelé ou monté, est obligé de se retenir, jusqu'au retour à l'écurie souvent ; il souffre beaucoup et peut avoir des coliques d'urine.

Quand le cheval rentre essoufflé et en sueur à l'écurie, il importe, au plus haut point, de le sécher, de lui donner les soins de la main, de le laisser se calmer et se reposer avant de lui donner son repas ; c'est l'affaire d'une bonne demi-heure.

Le cheval qui boit et mange dès sa rentrée à l'écurie peut avoir une indigestion et des coliques, et sa nourriture ne lui profite pas.

Le lait aux volailles

Le lait, sous toutes ses formes, convient parfaitement à l'alimentation des volailles, et l'on comprend de mieux en mieux combien il est économique de donner du lait écrémé aux poules pondeuses. Dans une ferme où la laiterie occupe une place importante, on a plus de bénéfice à donner le lait de beurre à la volaille qu'à le conserver pour toute autre destination. Il augmente positivement la production des œufs et, au bout de quelques jours, on s'aperçoit de quel œil avide les poules regardent lorsqu'on leur présente le plat qui contient habituellement la ration. Avec le lait de beurre, l'eau devient inutile et ses qualités légèrement salines ont un grand avantage.

Le lait de beurre est plus riche que le lait écrémé, et, donné en petite quantité, il est préférable, par conséquent, pour les poules pondeuses.

Pour l'engraissement, son emploi constant donne les meilleurs résultats.

Le lait de beurre, nécessaire à l'élevage d'un porc, nourrira assez de volailles pour acheter tout le lard que consomme habituellement une famille ordinaire. Entre le donner aux volailles ou aux porcs, il n'y a pas à hésiter ; il est préférable de le donner aux volailles.

La couleur du poil des chevaux

D'une courte monographie publiée tout dernièrement à Vienne par le professeur autrichien, M. Wilckens, sur la couleur des chevaux, nous extrayons les observations suivantes :

Deux chevaux pur sang anglais de même poil transmettent la couleur de leur robe à leur descendance dans 586 cas sur 1000. Quand les parents ont un poil différent, c'est presque toujours la couleur de la jument qui passe au poulain. En Angleterre, les chevaux bais sont les plus répandus et les chevaux noirs sont au contraire fort rares. Le cheval arabe est en général blanc. Dans 729 cas sur 1000, la couleur blanche de la jument est transmise au poulain ; dans 271 cas, la robe du poulain arabe a la couleur de celle de l'étalon ou bien elle est de teinte mélangée. Enfin, deux chevaux de même poil transmettent la couleur de leur robe à leur descendance dans 357 cas sur 1000. C'est ce qui explique pourquoi le pelage des chevaux arabes non croisés est beaucoup moins varié que celui des pur sang anglais.

Médecine vétérinaire

Il vous arrivera quelquefois d'avoir un chien atteint du "rouget", maladie de peau très dangereuse quand elle n'est pas soignée à temps.

Voici un remède absolument infaillible. Mettez dans une casserole de terre :

- 1/4 pinte d'huile d'olive ;
- 1/2 pinte d'huile de pétrole ;
- 3 onces de sel fin ;
- 3 onces de poivre noir ;
- 3 onces de tabac à priser ;
- 3 onces de camphre en poudre ;
- 1 1/2 once de sulfate de cuivre ;
- 3 onces de soufre sublimé.

Mélangez bien le tout en le faisant tiédir sur un feu doux, — de la cendre chaude suffit ; puis, frottez avec cette composition la bête malade, en ayant soin de ne pas oublier un coin, un pli de la peau ; vous passerez la main partout, même sur les paupières, dans les coins des lèvres, dans les oreilles, puis vous enfermerez votre bête pour qu'elle n'aille pas se rouler. Vous recommencerez le lendemain et le surlendemain ; il ne faut jamais plus de trois frictions pour guérir la maladie de peau, quelle qu'elle soit, la plus invétérée, ou pour tuer les tiques et autres insectes parasites, quel qu'en soit le nombre.

Trois jours après la dernière friction, vous laverez votre chien à l'eau tiède et le savonnerez avec un savon à la citrine (on en trouve chez les pharmaciens), que vous ferez mousser fortement, — pas le pharmacien, mais le savon, — et que vous laisserez sur la peau. Ces remèdes ne sont pas dangereux et les chiens peuvent se lécher impunément.

Nouvelle expérience d'électro-culture

Nous trouvons dans le "Génie civil" un sommaire compte rendu des objections qui ont été faites par M. Lillnenschloss, de Christiana.

Les expériences de l'agronome norvégien ont été faites au moyen d'appareils semblables au géomagnétifère imaginé par le P. Paulin, directeur de l'Institut agricole de Beauvais.

L'un des appareils fut placé, au mois de juillet 1893, dans un potager, et l'on constata une plus riche végétation, sans qu'il fût possible de faire une comparaison précise.

L'autre géomagnétifère fut disposé, à la même époque, dans un champ de pommes de terre ; il avait 25 pieds de hauteur et était placé au milieu d'un carré de 65 pieds de côté, qu'il influençait au moyen de fils de fer lisses, placés en terre et espacés de 6 pieds en 6 pieds. Le terrain est sablonneux et pierreuse, pauvre en humus et enrichi seulement par fumure d'algues marines. En 1893, les pommes de terre de la portion ainsi électrisée ont fourni un poids supérieur de 11 1/4 p. 100 par comparaison avec celles des parties voisines non influencées. La peau des tubercules était remarquablement plus luisante et de teinte rouge plus vive. La richesse en fécula a été plus particulièrement probante en faveur de l'action de l'électricité, 23,7 p. 100 contre 20,7 p. 100.

En 1894, sur le même terrain, mais avec du fil ronce au lieu de fil ordinaire comme conducteur, les pommes de terre influencées ont fourni 10 p. 100 de plus en quantité, et la qualité était supérieure.

D'autres essais, avec le géomagnétifère, faits à Brono-Nordland, en Norvège, par 65,12 degrés de latitude Nord, ont aussi fourni des résultats avantageux. — "Le Cosmos".